

que quatre ans de plus que toi ? Car c'est bien, ainsi que tu m'aimes, n'est-ce pas ? Comme une sœur et comme une mère !

—Je l'ignore, dit-il. Tout ce que je sais, c'est que j'ai pour toi de l'adoration, que tout ce qui pourra t'arriver de triste tombera sur moi aussi lourdement que sur toi ; que je ne puis pas songer à tes larmes sans pleurer moi-même. Tout ce que je sais, c'est que je donnerais ma vie, et ce n'est pas un vain mot, pour t'éviter un chagrin. Si c'est ainsi que l'on aime sa mère et que l'on aime sa sœur je t'aime comme une mère et comme une sœur, si je t'aime autrement, dis-le-moi ! je ne suis qu'un enfant, moi ! dit-il avec une moue charmante, renseigne-moi !

Marjolaine ferma les yeux en écoutant ces douces paroles. Une chaleur montait à son cœur et celui-ci se gonflait et tout son être s'en allait vers cet enfant qui avait pris toute sa vie passée et devait prendre entièrement sa vie à venir. Non, il ne s'en doutait pas encore d'amour. Du moins, il ne s'en doutait pas. Mais il l'aimerait ! Et ne voulant pas troubler cette jeune âme, elle lui dit gravement, avec une tendre pression de mains :

—N'oublie pas ce que tu viens de me dire. C'est ainsi que je veux que tu m'aimes !

Ils rentrèrent. Leur existence nouvelle allait bientôt commencer. Dès le lendemain ils firent leurs préparatifs de départ, lui pour s'engager, elle pour se rendre à Clermont et se mettre en apprentissage. Ils n'étaient plus tristes. Ils avaient la foi.

III

Le mariage de Marguerite de Pontalès avec Georges de Cheverny avait été heureux. Georges aimait ardemment sa femme et celle-ci, tout en se souvenant de Julien Rémondet, s'était sentie peu à peu attirée vers ce loyal caractère. Le souvenir de l'amour d'autrefois, des peines endurées, de son mariage secret, s'était, non point affaibli, mais pour ainsi dire obscurci, sous le calme jamais troublé des jours qui s'étaient écoulés depuis.

Son devoir, puisqu'elle avait accepté d'être la femme de Georges, elle se l'était nettement tracé. Son existence, de la première à la dernière heure, devait être consacrée à faire le bonheur du fier et doux garçon qui l'aimait. Et certainement elle eût envisagé la mort sans effroi et même avec plaisir, si elle avait été certaine d'épargner en mourant à M. de Cheverny l'effroyable douleur de la révélation du passé.

Un an après son mariage, elle eut un fils, qu'elle appela Bernard, qui mit dans sa vie une joie profonde et sur lequel la mère concentra une double affection, car elle l'aima pour le fils disparu et qu'elle croyait mort. Deux ans après, elle eut une fille, Bernerette. Et pour elle, au milieu de l'opulence, entre le regard caressant de son mari, la vivacité juvénile de Bernard et la douceur de Bernerette, comme pour Marjolaine dans la misère, entre l'affection de Routard et celle de Jacques, ces dix-huit années s'écoulèrent sans secousses, et elle ne prévoyait plus maintenant, que le passé, quelque jour, pouvait encore retomber sur sa vie, écraser son bonheur et ses rêves.

Lorsque la France déclara la guerre à la Chine et envoya des troupes au Tonquin, M. de Cheverny, qui venait d'être nommé commandant, obtint de faire partie du corps expéditionnaire.

On se rappelle qu'après le guet-apens de Bac-Lé, en juin 1884, les Chinois avaient de nouveau pénétré au Tonquin par l'Est et par le Nord. L'armée du Nord, descendue du Yunnan par la vallée du Fleuve Rouge, vint faire le siège de Tuyne-Quan, qu'elle pressa vivement et que défendait avec énergie le commandant Dominé. Il importait d'aller au plus vite lui porter secours, et la brigade Giovannelli, désignée par le général en chef Brière de l'Isle, se mit en marche à travers un pays inconnu où elle rencontra à chaque pas des difficultés inouïes.

Elle devait, une quinzaine de jours après, livrer un sanglant combat à Hoa-Moc et forcer les Chinois à lâcher prise. Le commandant de Cheverny faisait partie de cette brigade.

Nous passerons rapidement sur les difficultés de cette marche presque impossible où la colonne courut les plus grands dangers. Bientôt, cepen-

dant, malgré les obstacles, l'avant-garde arrive à 900 mètres des positions chinoises. La position ennemie fut aussitôt reconnue par les officiers, ayant à leur tête le colonel Giovannelli. Georges de Cheverny chevauchait botte à botte avec lui. Vers une heure commençait le sanglant combat de Hoa-Moc où allaient tomber, tués ou blessés, 27 de nos officiers et 436 de nos soldats.

Nous ne décrirons pas toutes les péripéties de ce combat qui dura du 1er au 3 mars. Nous ne raconterons qu'un incident qui intéresse des personnages de ce récit. Pendant les premières heures du combat, les Chinois, retranchés dans des redoutes extrêmement fortes et contre lesquelles notre légère artillerie ne pouvait rien, ne répondirent pas à la fusillade et à la canonnade. Cependant il fallait en finir. Un ordre est donné. Cheverny va prendre une compagnie avec lui et s'avance jusqu'aux tranchées, afin de savoir à quoi s'en tenir. Les soldats font cent mètres et personne ne tire sur eux. Ils avancent. Ils font vingt mètres de plus. Brusquement les Chinois apparaissent, ouvrent un feu terrible, et les prennent de front et de flanc. Cinq de nos soldats sont atteints, plus de cinquante Tonquinois tombent morts. Les Chinois sortent des tranchées avec des hurlements et se précipitent sur la petite troupe en désordre. En vain, Cheverny veut les arrêter. Ils sont désespérés. Impossible de les rallier. Alors, il recule lui aussi, au milieu d'une grêle de balles, lorsque, tout à coup, du milieu des herbes, hautes de plus de trois mètres, entremêlées de lances et de bambous, deux Chinois se lèvent. Ils sont tous deux d'une stature colossale. Ils se jettent sur Cheverny, le terrassent, le désarment en un clin d'œil, avant même qu'il ait pu songer à se défendre. L'un d'eux le charge sur ses épaules et se met à courir vers les tranchées, avec autant de facilité que s'il avait porté un tout petit enfant.

—A moi, soldats ! crie Cheverny.

Il ne l'a pas crié qu'une fois. Ensuite les hautes herbes et aussi le crépitement de la fusillade, qui n'a pas cessé, étouffent sa voix. Il se voit perdu. Il sait que les Chinois ne gardent pas de prisonniers. Ils font mourir ceux-ci au milieu d'abominables tortures. En une seconde, ballotté sur l'épaule du géant qui l'emporte, il a revu ceux qui lui sont chers ; les trois créatures qui ont pris toute sa vie et qui occupent toute sa pensée : son fils Bernard, sa femme, sa Marguerite aimée et sa fille Bernerette.

Cependant son appel suprême a été entendu. Parmi les derniers survivants des soldats français engagés avec les Tonquinois, un jeune homme, presque un enfant, car il était complètement imperbe, à genoux dans les broussailles, se repliait lentement, tirant sur les Chinois avec un admirable sang froid, épaulant et visant comme à la cible.

—A moi, soldats !

Il a entendu. Il a reconnu la voix de son chef. Il se redresse. Il regarde. Il aperçoit le drame qui se passe. Le Chinois est près des tranchées où rentrent ses camarades. Encore quelques secondes et il aura disparu derrière les tranchées. Et c'est la mort de Cheverny, une horrible mort. Le soldat épaula et ajuste son fusil, un peu bas, pour ne point blesser le commandant évanoui. Il tire, le Chinois tombe, la cuisse cassée. Mais Cheverny tombe avec lui et ne bouge plus. On dirait que la balle qui a frappé le Chinois a frappé également l'officier. Alors, le soldat s'élança et se trouve à découvert. Le danger est très grand, car il vient des deux côtés à la fois, des Chinois qui font un feu terrible et des Français dont la mitraille bat les tranchées. Il franchit l'espace libre, heurte le second Chinois qui tire sur lui à bout portant et le manque. Le Chinois est percé de part en part d'un coup de baïonnette. Le soldat se penche sur Cheverny, l'appelle :

—Mon commandant, mon commandant !

Cheverny est toujours immobile. Le soldat prend Cheverny dans ses bras et le charge sur ses épaules. Il laisse son fusil et sous la mitraille et les balles, il regagne les lignes françaises, portant Cheverny, le trainant, ne l'abandonnant pas.

LES CAPRICES DE LA FORTUNE : ELLE SE REPAND PARTOUT

Est-ce que cette histoire se répète en vain ? Que personne ne doute que la loterie de la Louisiane, mardi le 11 mars dernier, a trouvé par le 238ième grand tirage Mensuel, quels sont ceux qui se partageront la somme de \$1,054,800 de \$300,000 en diminuant. Toutes informations peuvent être obtenues de M. A. Dauphin, Nouvelle-Orléans. La. Le billet No 8132 a rapporté le premier prix capital de \$300,000 ; il avait été vendu en vingtièmes de \$1 chacun ; deux à C. C. Conroy, 28 Ashlan st. Malden, Mass ; un à Albert Welss, Galveston Texas ; un à Geo. M. Green, Boston Mass ; un à Chas-H. Johnson, 102 Sudbury st. Boston Mass ; un à Fanny Poppe aux soins de Chs Poppe Stockton, Cal ; un à Jos Goodman, aux soins de N. Snellenberg et Cie ; 5e et South sts, Philadelphie, Pa ; un à J.-A. Aman, 2912 Thompson st Philadelphie, Pa ; un à W. Condingley, 2951 Fairhill st, Philadelphie, Pa ; un à H. Hudson et H. Khotts, aux soins de C.-D. Kenny, 500 So. Gay st, Baltimore, Md ; un à la Franklin Bank, Baltimore, Md ; un à Miss Charlotte Hedge, 32 Second st, San Francisco, Cal ; un à Miss Carrie Bell, Willis, Texas ; un à un dépositeur de la New-Orléans Bank, Nouvelle-Orléans, La. etc. Le billet No 14,794 a rapporté le second prix capital de \$100,000 vendu en vingtièmes à une piastre chacun. Un à une succursale de la Banque de Commerce de Omaha, Nebraska ; un à la Savary's Co's Express, 32 Court Square, Boston, Mass ; un à la Banque des Marchands et des Planteurs, Greenville, Mass ; un à la première Banque Nationale, Lima, Ohio ; un à la Memphis City Bank, Memphis, Tenn ; un à G. Phillip, Kalamazoo, Mich ; un à J. C. Pritchard, Buffalo, New-York, un à A. Notheic, 163 Adams st, Jefferson City, Mo ; un à Robert Gregg et O Edmonds, Boston, Mass ; etc. Le billet 10,122 a rapporté le quatrième prix capital de \$25,000. Le prochain tirage aura lieu mardi, le 13 mai ; on pourra avoir à ce sujet toutes les informations en s'adressant à M. A. Dauphin, Nouvelle-Orléans, La.

**AVIS AUX MERES.**—LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

Cravates job de 50c pour 25c  
Corps et Caleçons mérino  
de \$1 pour 75c  
Chemises non-lavées  
à 75c supérieure  
Chemises sur commande \$1.50  
*Voyez nos Chapeaux de \$1 et plus*  
**GUIMOND**  
15 ST-LAURENT



**CHESTER'S CURE !**  
Pour la L'Asthme Toux  
Bronchites Thumes  
Enrouements Catharre  
Etc., etc  
**LE GRAND REMEDE CANADIEN**  
Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :  
**W. E. CHESTER**  
461 — rue LaGauchetière, Montréal — 461  
Prix : grande boîte..... \$1.00  
— — — — — petite..... 50